

## « Les jeunes sans religion sont majoritaires et ont reçu la rupture en héritage »

Entretien avec Eugénie Bastié, publié dans *Le Figaro* du 31 août 2021

Dans son nouvel essai, *Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ?*, l'historien et spécialiste du catholicisme Guillaume Cuchet dépeint notre rapport au corps, à la mort et à la spiritualité dans une société déchristianisée. Il plaide pour un « catholicisme culturel ». Guillaume Cuchet a également publié *Comment notre monde a cessé d'être chrétien* (2018), dans lequel il a étudié l'effondrement de la pratique de la foi au milieu des années 1960.

- *Votre livre interroge la place du catholicisme en France aujourd'hui et son avenir. En quoi la situation du catholicisme en France est-elle spécifique par rapport à d'autres pays occidentaux ?*

Guillaume CUCHET- Il y a des tendances communes à l'ensemble des pays d'Europe de l'Ouest, qu'ils soient de culture catholique ou protestante majoritaire, voire à l'Occident tout entier, même si les différences entre l'«Europe séculière» et l'«Amérique religieuse» continuent de faire l'objet de débats. La spécificité française est que le pays a longtemps été considéré comme « la fille aînée de l'Église » (même si la formule ne date que du XIX<sup>ème</sup> siècle), qu'il a joué un rôle missionnaire considérable et qu'il avait, dans les années 1960 encore, la réputation de « cuire le pain intellectuel de la chrétienté » (selon la formule flatteuse de Paul VI). Son destin n'est donc pas indifférent au reste du monde catholique, même si rien ne dit que tous les pays dussent suivre le même chemin en matière religieuse.

- *La crise du Covid a donné à voir pour la première fois les difficultés d'une société sans Dieu à appréhender la mort. Qu'a révélé selon vous cette épreuve ?*

Il est certain que le rapport à la mortalité, tant ordinaire qu'extraordinaire (celle des épidémies, des guerres, autrefois des famines et disettes), s'en trouve profondément modifié. Ce n'est pas un hasard si l'histoire de la mort est née en France dans les années 1960-1970, autour de Philippe Ariès et du thème de son « tabou » récent, au moment même où tous les voyants de la sociologie religieuse passaient au rouge. Les deux histoires sont liées. L'expérience du Covid me paraît avoir révélé une fragilité latente de la psychologie collective liée notamment aux transformations, depuis la Seconde Guerre mondiale, des conditions de la mortalité. La quasi-disparition de la mortalité infanto-juvénile, l'allongement de l'espérance de vie, la multiplication des générations coexistantes dans les familles, la mécanisation de l'ordre de passage face à la mort, la fin de la mortalité extraordinaire nous ont conduits à rompre avec des visions de la vie qui permettaient jadis d'y faire face tant bien que mal. Chacun considère désormais qu'il a une sorte de droit à vivre jusqu'à 80 ans, barre en deçà de laquelle tous les décès paraissent plus ou moins prématurés.

- *Vous consacrez un chapitre surprenant de votre livre à la « métaphysique du running ». En quoi selon vous la généralisation de la course à pied fait-elle « partie de notre histoire religieuse » ?*

C'est une manière de montrer que la quête de sens, d'ascèse, de consolation et de ritualisation qui faisait le fond de l'ancienne demande religieuse, n'a pas disparu avec l'effondrement de la religion traditionnelle. Elle s'est métamorphosée et, pour une part, transférée dans des pratiques ou des attitudes où l'on ne pense pas toujours à aller en chercher les manifestations. Dans le cas du running, cette vogue me paraît avoir partie liée avec l'évolution de notre rapport au corps, à la santé, à la mort. Plus généralement, avec ce qui est devenu notre objectif prioritaire qui est de durer le plus longtemps possible dans les meilleures conditions, « quoi qu'il en coûte ». « Je n'ai qu'un corps et c'est lui qu'il faut sauver », chante le cantique de la modernité, quitte... à s'en débarrasser sans phrase quand le combat sera devenu inutile.

*- Vous évoquez également la révolution silencieuse des « sans religion », les « nones », qui adoptent une forme de quiétisme à base de développement personnel et de méditation. Comment expliquer ce succès ? Peut-il se substituer efficacement à la perte de la matrice catholique ?*

Les « nones », au départ, étaient ceux qui ne déclaraient aucune religion (« no religion ») dans les enquêtes d'opinion américaines. Ils sont devenus une catégorie à part entière de la sociologie religieuse à mesure que le groupe s'est étoffé et que la position s'est « dépenalisée » dans les esprits, y compris aux États-Unis. Ils sont désormais majoritaires chez les jeunes. C'est une mutation majeure, plus importante à mon avis que la montée de l'islam et de l'islamisme, même si elle ne pose pas les mêmes problèmes.

La particularité des « nones » français, par rapport à leurs homologues états-uniens, est que, chez nous, on en est souvent à la deuxième, voire à la troisième génération du décrochage. Ce ne sont pas des décrocheurs mais des décrochés qui ont reçu la rupture en héritage. L'intérêt largement répandu pour la « spiritualité », qu'on oppose volontiers désormais à la « religion » comme le bien au mal ou l'ouvert au fermé, n'est pas sans lien avec cette multiplication des individus philosophiquement flottants.

*- Vous plaidez à la fin de votre livre pour un « catholicisme culturel ». Qu'entendez-vous par là ?*

Par culture, j'entends quelque chose qui soit plus qu'une simple identité, surtout si celle-ci devait n'être que réactive (antimusulmane par exemple, à la manière du christianisme très douteux de certains leaders populistes européens), et moins que la foi proprement dite (si tant est qu'on puisse s'entendre sur ce qu'elle est), comme si on devait nécessairement y renoncer dès lors qu'on ne l'aurait pas ou croirait ne pas l'avoir. J'y vois plutôt un ensemble de ressources, ordinaires et extraordinaires, personnelles et collectives, intellectuelles et rituelles, qu'une espérance, fût-elle enveloppée dans un simple acte de fidélité, suffit à activer dès lors qu'on s'est préoccupé en amont d'en installer les fondamentaux.

Elles comportent une identité (non exclusive), mais aussi des connaissances (sans lesquelles une bonne partie de notre culture est inintelligible), la possibilité d'une vie communautaire, une distance critique vis-à-vis du monde, une exigence d'altruisme, le moyen de hiérarchiser dans le « bon » ordre les priorités de l'existence et de faire face à ses épreuves. In fine, une forme d'intensification du sentiment de l'existence qui la replace dans un drame cosmique proportionné à sa complexité et à son mystère, lequel, pour le coup, me paraît faire presque

partie de l'histoire « naturelle » de l'esprit humain sans bien s'expliquer par des causes du même ordre.

*- En quoi se distingue-t-il d'un catholicisme qu'on qualifie souvent d'« identitaire » ?*

Tout cela dépasse largement la seule question de l'identité, même si celle-ci a son importance dans la mesure où elle est le moyen ordinaire de conserver et de transmettre ces ressources. Dans un monde où cette transmission n'a plus rien de mécanique et où les influences sociales jouent plutôt en sens inverse, chacun est renvoyé à ses responsabilités propres, sauf à se résoudre à voir disparaître le christianisme de sa famille avec ses derniers représentants vivants.

C'est une possibilité, déjà validée par beaucoup, mais ce n'est pas qu'une affaire de conscience personnelle. C'est aussi un problème collectif, politique à la limite, dont j'essaie de discuter un peu froidement. Tant qu'il en est encore temps.